

bien sûr que dans le Calvados nul de ceux qui l'ont connue n'a oublié Mlle de Pradines et qu'il ne s'écoulera pas de longs jours sans qu'elle soit aimée et bénie également dans cette contrée, comme elle le mérite.

—Fasse le ciel qu'il en soit ainsi, s'écria le boutilier qui jusqu'alors avait gardé un modeste silence, mais j'en doute.

—Pourquoi cela ? repartit vivement le père Nicoud en fronçant ses épais sourcils gris.

—Pourquoi, pourquoi ? . . . reprit le boutilier, parce que Mme la comtesse est jeune, parce qu'elle est jolie et qu'elle ne voudra pas, avec tout cela, s'enterrer toute vivante dans un vieux château inabordable pendant les trois quarts de l'année et où il n'y a que des corbeaux et des hiboux. Combien voulez-vous gager qu'une fois le mois de septembre venu, l'ennui la prendra et qu'elle retournera à la cour pour y épouser quelque beau seigneur ? Au fait, elle ne peut, en tout cas, que gagner au change ; défunt M. le comte était vieux et laid, c'est une justice à lui rendre.

—Taisez-vous, boutilier ! s'écria le vacher d'une voix ferme et sonore ! je vous dis moi, que Mme la comtesse ne quittera pas le pays et qu'elle ne se remariera pas. D'abord c'est un vœu qu'elle a fait ; son intendant me l'a dit.

—Est-ce qu'on tient ces vœux-là ? repartit l'incrédule boutilier.

— Ah ! cervelle de bois que vous êtes, continua le Nicoud, je vois bien qu'il faut tout vous dire. Pourtant l'heure s'avance, et nous devrions être déjà depuis longtemps à la besogne. C'est égal, je veux vous convaincre. Apprenez donc ce qui s'est passé, il y a neuf ans, au château de Pradines.

A ce préambule, les deux auditeurs du vieux vacher se rapprochèrent instinctivement de lui, et voici le récit qu'il leur fit

Au nombre des jeunes seigneurs de la province qui recherchaient en mariage la jolie petite reine Marguerite, il y en avait un de ces environs nommé M. le chevalier de Fontane. C'était le plus beau d'entre tous, mais c'était aussi le plus pauvre, attendu qu'il était cadet de famille. Ce fut lui que Mlle de Pradines préféra. Il n'y avait guère moyen de songer à marier les deux jeunes gens, M. le marquis de Pradines n'étant pas riche non plus, ainsi que je l'ai déjà dit. Cependant, comme tout le monde dans le pays s'intéressait à eux, parce qu'ils faisaient ensemble le couple le mieux assorti qu'il soit possible d'imaginer, monseigneur le gouverneur de la province voulut bien se permettre d'en parler au roi dans un voyage qu'il fit à la cour, et il revint bientôt en effet avec un brevet de lieutenant pour

M. le chevalier. De plus, le roi avait promis de doter Mlle de Pradines sur sa cassette. Tous deux étaient donc bien heureux, car ils s'aimaient tant ! Déjà l'on s'app préparait à publier les bans, lorsque l'on apprit que M. Georges de Pradines, le frère aîné de Mlle Marguerite, mousquetaire dans la garde du roi, allait venir passer quelque temps au pays. Sur cette nouvelle, M. le baron fut d'avis de différer le mariage pour que son fils pût y assister. Hélas ! le pauvre vieux seigneur à dû se repentir cruellement d'avoir suivi une pareille idée. C'est qu'il faut que vous sachiez qu'autant M. le baron et sa fille étaient aimés dans le pays, autant son fils Georges y était détesté. Le jour où il l'avait quitté avait été un jour de fête, celui où il devait y rentrer ne pouvait être qu'un jour de deuil. Il arriva au château de Pradines un vendredi soir, il m'en souvient, en compagnie d'un vieux gentilhomme ; ce gentilhomme était défunt le comte de Peyrelade, et aussitôt après le souper il entra dans la chambre de son père et s'y enferma seul avec lui. La nuit était déjà fort avancée lorsqu'il en sortit.

Nul ne sait précisément ce qui se passa dans cette entrevue ; mais toujours est-il que M. le baron, qui était plein de vie et de santé à l'arrivée de son fils, se trouvait le lendemain dans son lit, malade à toute extrémité. Un prêtre fut appelé. Avant de recevoir les derniers sacrements, notre infortuné seigneur manda en sa présence toutes les personnes qui se trouvaient alors dans le château, même ses serviteurs, et s'adressant d'abord à sa fille : " Marguerite, lui dit-il d'une voix déjà brisée par l'approche de la mort, je n'ai plus que peu d'instant à vivre, et avant de me séparer de toi, j'ai une prière à t'adresser. " Et comme mademoiselle lui baisait les mains en pleurant, sans pouvoir articuler une parole, il ajouta : " Ma fille, promets-moi d'épouser M. le comte de Peyrelade. " A ces mots, la pauvre demoiselle poussa un grand cri et tomba à genoux au pied du lit de son père. Alors M. le baron se tourna vers notre défunt seigneur : Monsieur, dit-il, je connais ma fille ; elle fera ce que je lui demande : vous, promettez-moi de la rendre heureuse. " M. de Peyrelade, fort ému, s'agenouilla à son tour devant le moribond, qui le bénit ainsi que sa fille.

Pendant ce temps-là, M. Georges de Pradines se tenait debout les yeux baissés mais secs, je vous le garantis, car j'avais les miens fixés sur lui. A la fin, son père le regarda aussi et lui dit avec un accent que je n'oublierai jamais : " Eh bien, Georges, êtes-vous content ? " Le fils inclina la tête et ne répondit pas. Là-dessus, on apporta le saint sacrement et M. le baron ne s'occupa plus que de Dieu. Il mourut sur le soir, vingt-quatre heures, heure pour heure